



Cat Adams
**Blood
Song**

La Martinière **j.**
FICTION

Extrait de la publication

BLOOD SONG

Édition originale publiée en 2010 sous le titre *Blood Song*
par Tor Book, une marque de Tom Doherty Associates,
New York.

© C.T. Adams et Cathy Clamp, 2010

Pour l'édition française :
© 2012, Éditions de La Martinière Jeunesse,
une marque de La Martinière Groupe, Paris.

ISBN : 978-2-7324-6066-6

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse.

www.lamartinieregroupe.com
www.lamartinierejeunesse.fr

Cat Adams

BLOOD SONG

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Pierre Varrod

La Martinière **j.**
FICTION

Chapitre 1

Je garai mon coupé décapotable et vérifiai l'adresse une dernière fois. Coup d'œil rapide sur l'immeuble, puis aux alentours. Ce n'était pas ce à quoi je m'attendais. J'avais pourtant rencontré le serviteur du prince dans la salle de conférences d'un des meilleurs hôtels de Los Angeles. Et je savais que la presse était attendue ici, ainsi que les gardes du corps du roi. Le bâtiment était somptueux, presque un palais, mais il était si éloigné des grands axes que j'avais dû utiliser mon GPS pour le trouver.

Je coupai le moteur et songeai à examiner de nouveau le dossier posé sur le siège passager, quoique j'en connusse le contenu presque par cœur. Le prince Rezza venait du Rusland, avec la bénédiction paternelle, pour rencontrer des marchands d'armes américains. En public, il offrait l'image d'un conservateur très sensible à la question religieuse.

Le Rusland était un minuscule royaume d'Europe de l'Est niché entre l'Ukraine, la Pologne et la République tchèque. Mais il avait pris de l'importance

sur l'échiquier politique après qu'on y eut découvert d'énormes gisements de gaz naturel. Les Russes étaient furieux ; le contrôle des ressources gazières était crucial pour leur économie, et la concurrence de leur petit voisin ne les réjouissait guère.

Malgré des origines communes, Russes et Ruslandais n'avaient jamais entretenu de bonnes relations. Le royaume avait cependant réussi à conserver son indépendance au milieu de régimes socialistes, communistes ou capitalistes. Comment avait-il fait pour échapper à l'Allemagne nazie pendant la Deuxième Guerre mondiale, et ne pas être absorbé, ensuite, par l'Union soviétique ? La question resterait probablement sans réponse.

Une longue tradition avait fait du christianisme orthodoxe la religion officielle du pays, mais, depuis peu, les fondamentalistes gagnaient en influence, créant un climat propice aux assassinats politiques. Le prince avait publiquement proclamé ses sentiments antiaméricains ; il avait même établi des contacts personnels avec certains militants religieux extrémistes, mais ceux-ci ne devaient pas vraiment apprécier les projets qu'il poursuivait à Los Angeles. Cela explique pourquoi j'avais été engagée pour surveiller un sosie ce soir. Le majordome s'était montré assez évasif mais, d'après la rumeur, le mariage du prince était imminent, et je supposais qu'il allait profiter de la soirée pour, disons, enterrer sa vie de garçon. L'usage d'une doublure est un truc assez

classique chez les people qui veulent échapper aux paparazzis. Trouver quelqu'un qui soit capable de maintenir l'illusion est difficile et onéreux, mais on y arrive.

Enfin, je n'avais pas à juger les clients qui voulaient se cacher. Mon travail à moi consiste à assurer la protection de la personne que je prends en charge. Celia Graves, conseil en sécurité personnelle. J'ai travaillé comme garde du corps pour des stars du cinéma, des hommes politiques, des auteurs, des célébrités diverses, et maintenant pour un membre d'une famille royale. Je protège mes clients des médias, des fans trop insistants et, si nécessaire, des monstres. Je suis efficace, mes tarifs sont élevés – c'est bien pour ça que j'exerce ce job en toute indépendance. Mais je suis nettement moins compétente sur les aspects relationnels du métier : trop directe, trop sarcastique, pas assez lèche-bottes. Mon « attitude » m'a déjà fait perdre des contrats. J'essaie de m'améliorer... sans succès.

J'allais sortir de l'auto, quand mon regard fut accroché par les couleurs flashy d'une pochette de photos qui dépassait du dossier. Je vérifiai l'heure. J'étais en avance. Je pouvais me permettre de regarder les photos de la fête de ma meilleure amie, qui avait eu lieu cet après-midi.

Je pris l'enveloppe, l'ouvris et commençai à les feuilleter. Celles que j'avais faites n'étaient pas terribles. Je n'ai rien d'une photographe. Mais les

images prises par d'autres invités étaient plutôt réussies. Il y avait une ou deux bonnes photos de nous deux, et surtout des clichés de Vicky devant le cadeau que je lui avais offert.

Ses yeux brillaient d'une joie intense et je ne pus retenir un sourire de satisfaction.

Cette fois-ci, j'avais vraiment réussi à lui trouver le cadeau idéal. Vicky est une extralucide de niveau 9. Elle utilise un miroir pour entretenir son don. J'en avais trouvé un chez un antiquaire, avec un fond en argent, et, pour le rendre quasi incassable, je l'avais soumis à des formules magiques spécial protection.

Je soupirai. Cela faisait déjà presque cinq ans que Vicky vivait à Birchwoods, un établissement de soins haut de gamme. Elle avait une telle puissance extralucide que si elle avait perdu le contrôle d'elle-même, elle aurait risqué de changer le futur involontairement. Mais son état de santé s'était stabilisé et elle aurait pu revenir vivre chez elle, maintenant, si elle l'avait voulu. Cependant, l'atmosphère calme et protectrice de l'institution semblait la rassurer et je n'avais pas été surprise qu'elle refuse de s'installer en ville avec Alex.

Je souriais toujours en remettant les photos dans leur enveloppe, avant de les lancer sur la banquette arrière. Il valait mieux les mettre hors de portée des regards indiscrets : pour le commun des mortels, Vicky n'était *pas* à Birchwoods. Elle avait une

doublure, comme le prince que je m'apprêtais à rencontrer. La fausse Vicky, payée par les riches parents de la vraie, s'amusait sur la Côte d'Azur, prenait des vacances à Long Island et faisait du ski dans les Alpes suisses sous les objectifs des photographes de la presse people – choses auxquelles la vraie Vicky n'avait jamais eu le loisir de goûter.

Cette triste pensée effaça mon sourire. Il était temps de revenir sur terre. Je sortis de la voiture et attrapai mon blazer sur le siège arrière. Il me fallut près d'une minute pour enfiler correctement ma veste, véritable arsenal ambulante. Elle m'avait coûté une fortune, mais ça en valait la peine. Je peux y cacher mon colt dans son étui en cuir, une paire de pistolets à eau de marque One Shot remplis d'eau bénite, un pieu antivampires et une paire de couteaux très spéciaux. Oh, et puis un garrot pour étrangler. Ne jamais oublier le garrot ! J'avais aussi un pistolet de poche Derringer, mais sincèrement, si un jour je devais le sortir de son étui de cheville, c'est que je serais dans une merde noire ! Cela dit, en matière d'armes, mieux vaut trop que pas assez. Certaines chauves-souris sont terriblement difficiles à tuer, croyez-moi ! Et même au meilleur de ma forme, je n'irais pas me battre contre un loup-garou ou une goule sans assurer mes arrières.

Ma mission commençait à onze heures du soir. Je jetai un œil sur ma montre : dix heures et quart. J'avais le temps d'essayer le nouveau super-gadget

que j'avais déniché chez mon armurier. J'attrapai une boîte noire de la taille d'un portefeuille derrière le siège conducteur. Le logo de la marque était inscrit en relief sur le couvercle de métal comme sur un écrin à bijoux. Très classe. Vu le prix, ça pouvait ! En fait, je m'y étais reprise à deux fois avant de me décider. Mais si la publicité disait vrai, ça valait le coup de se ruiner un peu.

Je souris toute seule. Je suis une vraie geek. J'adore les gadgets, et celui-ci m'excitait particulièrement.

Je soulevai le couvercle et découvris une sorte de modèle très réduit de 4×4 et une télécommande. La petite voiture semblait en argent ; elle brillait dans la lumière des réverbères. Je la déposai sur le trottoir, en face de la demeure du prince. Je saisis la télécommande, pressai un bouton vert et prononçai aussi clairement que possible : « Contrôle du périmètre ». L'engin démarra en flèche. Il pila sur le chemin qui menait à l'immeuble et tourna brusquement sur la droite avec un doux ronron. Je l'accompagnai, impressionnée : il suivait tout autour du bâtiment la barrière magique invisible qui protégeait les habitants des êtres surnaturels. Brusquement, il s'arrêta avec un sifflement aigu. Une diode rouge se mit à clignoter sur la télécommande.

Merde, c'était pas bon signe.

Je cherchai dans ma poche le mode d'emploi – j'aurais mieux fait de le lire avant !

« Quand le dispositif constate une rupture du périmètre inspecté, il émet un sifflement aigu. »

Sans blague ? Restait à comprendre le sens de la lumière rouge.

« Le type d'énergie qui est à l'origine de la rupture du périmètre sera caractérisé par la couleur du signal lumineux affiché sur la télécommande. Une lumière verte signifie la trace de goules ou de fantômes. Une lumière rouge indique une énergie démoniaque non vampirique. L'absence de clignotement indique qu'une présence est toujours sur les lieux. »

Un démon ? Je fixai la télécommande, incrédule. Oui, bien sûr, les démons existent. Tout autant que les anges. Mais on n'en croise pas tous les matins. En fait, à moins de travailler pour une secte religieuse, on ne rencontre jamais ni démons, ni anges, ni simples vampires. Les vrais démons sont rares, en réalité. Et c'est une bonne chose. Surtout quand on n'est pas doté d'une conscience extralucide. La gravité du problème que j'avais à affronter allait dépendre de ce sur quoi j'allais tomber : le rejeton d'un demi-démon, un lutin, ou un démon plus costaud ? J'eus beau inspecter les alentours, je ne repérai aucune menace.

Bonne nouvelle : la lumière clignotait, l'intrus était donc reparti. Mauvaise nouvelle : elle était rouge, l'intrus n'était pas un « simple » vampire.

Il fallait que j'en aie le cœur net. Et vite. Je ne suis ni magicienne ni croyante, mais la seule arme

efficace contre un être démoniaque que j'avais sur moi était l'eau bénite de mes One Shot. Lancée sur un vampire, elle le brûlerait comme de l'acide, et ça me laisserait juste le temps de sortir une de mes autres armes pour le tuer. Mais je n'avais pas affaire à un simple vampire. Il fallait être sacrément puissant et maléfique pour briser une barrière magique. De quoi j'aurais eu l'air si j'avais dégainé mon pistolet à eau bénite face à ce genre d'adversaire ?

Réfléchis, ma fille... réfléchis. Il faut remettre cette barrière debout, au moins le temps de trouver un magicien ou un prêtre-soldat.

Je cogitai encore quelques instants. Si j'enfermais le démon à l'intérieur du périmètre de protection, cela faciliterait le travail des prêtres quand ils arriveraient. Mais si le monstre était repoussé à l'extérieur, nous aurions plus de mal à le cerner, même en s'y mettant tous.

Je rangeai la télécommande et le mode d'emploi dans la poche de ma veste pour prendre l'un de mes pistolets à eau bénite. Avec d'innombrables précautions, je laissai tomber des gouttes d'eau le long de la ligne invisible. Chaque fois que l'une d'elles touchait le sol, mon petit scanner roulant avançait, et l'horrible sifflement s'interrompait un instant avant de reprendre. Finalement, au moment où la dernière goutte tomba, la brèche se referma d'un coup. La petite voiture d'argent se tut, démarra en trombe le

long de la barrière reconstruite, bifurqua à l'angle de l'immeuble et disparut.

Je trottais à sa poursuite, sur le gazon détrempé par l'arrosage automatique. Les effets combinés du stress et du sifflement strident m'avaient mis la tête en bouillie.

Que personne ne fût venu voir d'où venait ce raffut était étonnant. Mais on pouvait le comprendre : personne n'aime les problèmes, et une alarme qui retentit signifie ennuis potentiels. Les gens se réfugient derrière leurs protections magiques ou se cachent derrière plus puissants qu'eux, en priant pour que ce qui se passe dehors ne les affecte pas.

À force de tourner autour de l'immeuble, je me retrouvai à mon point de départ, nez à nez avec un type taillé comme une armoire à glace. Ses vêtements auraient pu convenir pour le club le plus huppé de la ville, mais rien n'empêchait qu'ils dissimulent le genre d'arsenal que je transportais. L'homme avait les pieds posés juste sur le périmètre et tenait mon petit véhicule dans sa main.

– Johnson ?

J'écarquillai les yeux. Incroyable, c'était bien Bob ! Le voir ici était réconfortant. Bob Johnson était bigrement expérimenté. Merde, c'était lui qui m'avait convaincue de faire ce boulot, à la fin de mes études. Tout le monde pensait qu'une « visage pâle » dépourvue de puissance magique et de talents psychiques n'avait aucune chance contre les monstres.

Bob maintenait que, magie ou pas, ce qui comptait le plus étaient l'intelligence et un bon équipement. Or, je n'étais pas idiote, et j'adorais investir dans du matériel de pointe.

J'avais rencontré Bob lorsque le grand-père de Vicky l'avait embauché pour installer un système de sécurité chez elle. Il avait eu la patience de m'expliquer le comment et le pourquoi de tout ce qu'il faisait. À l'évidence, il maîtrisait son affaire. On lui avait donné carte blanche, et il avait fait un sacré boulot.

Son visage s'éclaira d'un large sourire. Il passa une main dans ses cheveux blonds en bataille :

– Celia Graves, en chair et en os ! Ne me dis pas que tu es ici pour protéger le prince ?

Je fis oui de la tête et le sourire de Bob s'élargit encore :

– Et ça, c'est à toi ?

Il étendit le bras dans ma direction ; mon scanner paraissait ridicule au creux de sa main.

– Ouais, je viens de l'acheter. Il fonctionne à merveille.

– J'ai entendu. Mais pourquoi tu ne l'as pas mis en mode discret ? À quoi ça sert d'acheter le modèle de luxe si c'est pour l'utiliser comme une version de base ?

– Y a un mode discret ? Waou !

Je ne pus m'empêcher de sourire – d'un sourire aussi large que celui de Bob.

Il s'étranglait de rire maintenant. Il retourna le petit engin et me montra un bouton que je n'avais pas remarqué :

– Au fait, c'était quoi, l'alarme ?

Je lui parlai de la brèche dans le périmètre. Son visage se crispa, et il me tendit la petite voiture :

– Montre-moi.

Bob n'était pas doté d'un grand talent magique. Il n'en testa pas moins avec une compétence évidente la réparation que je venais de faire.

Il leva les yeux vers moi :

– Ça ne tiendra pas plus de quelques minutes. Dépêchons-nous de monter là-haut : il faut prévenir le client, et appeler la cavalerie.

Je le laissai passer devant. Aucun de nous deux n'avait sorti son arme, mais nos vestes étaient ouvertes et nos mains prêtes à dégainer. Nous choisîmes d'entrer par une porte latérale, sur le qui-vive.

Pourtant, rien. Pas le moindre signe de présence. Cela aurait dû me rassurer, mais je sentais la tension dans mes épaules augmenter. Pourquoi un démon briserait-il une barrière pour s'en aller ensuite ?

Je couvris Bob le temps qu'il sorte de son portefeuille la carte ouvrant les portes. Du coin de l'œil, je le vis la glisser dans le dispositif de sécurité ; une rangée de diodes vertes se mit à clignoter, puis la serrure de la porte se déverrouilla avec un léger clic et nous nous dirigeâmes vers l'ascenseur de service.

Je plissai les yeux – j’essayais de ne pas regarder trop fixement le reflet de Bob sur l’acier lisse de la porte de l’ascenseur. Oh ! il avait l’air propre et ses vêtements étaient bien repassés. Mais il flotait autour de lui comme un parfum de défaite. Ses épaules étaient affaissées, ses mouvements hésitants – jamais je ne l’avais vu ainsi. Il était pâle, même pour quelqu’un vivant sur la côte Est.

– Ce-lia-Gra-ves.

Je détachai bien les syllabes de mon nom en appuyant sur le bouton de l’interphone.

– Bob-John-son.

Puis demi-tour face à la caméra de sécurité, pour que les clients nous voient bien.

– Dis-moi, tu as l’air en pleine forme, me dit-il pendant que nous attendions. J’ai l’impression que ce boulot te va comme un gant.

Je grimaçai :

– Je n’ai pas à me plaindre, merci !

Je réajustai mes cheveux blond cendré d’un geste maladroit. Ils me descendaient déjà jusqu’aux épaules et je les trouvais trop longs. Mais j’avais eu tant de boulot, ces derniers mois, que je n’avais pas eu le temps d’aller chez le coiffeur. Du coup, je les attachais en queue-de-cheval pour ne pas être gênée.

– Je t’assure que tu es très en beauté ce soir.

Je le regardai, bouche bée. Je ne suis pas ce qu’on appelle une belle fille. Je suis plutôt bien roulée, mais

j'ai le visage trop carré pour les canons habituels de beauté. Je suis presque maigre, grande, et ma peau est trop blanche. Mon dernier petit ami me disait que mes yeux étaient d'un gris de nuage agrémenté de paillettes de glace. La description était plutôt sympa, mais beaucoup plus poétique que réaliste.

– Tu trouves ma tenue trop chic ?

J'étais vêtue de noir des pieds à la tête – chaussures à talons plats, jean et veste. La seule exception était mon chemisier, d'un rouge profond. Et les boucles d'oreilles assorties. Côté maquillage, je me limitais au strict minimum. N'oublions pas que j'étais ici pour affaires. J'avais remarqué que, dès que je sortais de mes tenues hyper-basiques, les hommes réagissaient différemment : les clients avaient tendance à flirter, et les autres gardes du corps me prenaient pour une pimbêche. Autant éviter les malentendus.

Bob allait ouvrir la bouche pour me répondre quand une voix sortit d'un haut-parleur :

– Vous êtes en avance.

C'était dit sur un ton de reproche ; cependant, j'entendis le ronronnement de l'ascenseur se déclencher.

– Nous voulions vérifier que le périmètre était bien sécurisé, expliqua Bob d'une voix professionnelle – celle du type qui s'ennuie. Il y a eu un problème et nous allons devoir faire un rapport aux autorités compétentes.

J'eus l'impression d'entendre un juron dans l'interphone. Surprenant... Une des premières choses

que j'avais apprises, en tant que garde du corps, était de ne jamais montrer aucun signe de nervosité. Vous pouvez vous montrer soucieux, mais, surtout, vous devez garder votre calme.

Il y avait donc là-haut quelqu'un qui n'était pas un vrai professionnel. Super ! J'adorais travailler avec des amateurs...

Je lançai un regard complice à Bob, qui me comprit sur-le-champ. Puis nous restâmes silencieux quelques secondes. C'est lui qui parla le premier :

– Ta tenue est parfaite. Un sans-faute. Alors, comment va Vicky ?

Je haussai les épaules :

– Elle est toujours à l'hôpital. Je crois qu'elle s'y plaît. Comment va Vanessa ?

Bob tressaillit et je perçus un éclair douloureux dans son regard :

– Nous avons divorcé.

Il ferma les yeux quelques instants. Quand il les rouvrit, toute trace d'émotion avait disparu de son visage.

– Me voici de retour sur le marché.

Il souriait, mais je le connaissais suffisamment pour savoir que ce n'était qu'une façade.

– Un matin, elle a tout emporté. Il me restait les vêtements que j'avais sur moi et mes armes. C'est pour ça que j'ai accepté ce job. Je n'ai pas beaucoup aimé la tête du type qu'ils m'ont envoyé, mais j'avais un besoin urgent de me refaire financièrement.

La suite des aventures
de Celia Graves est dans
Siren Song
(à paraître)

Composition : Nord Compo
(Villeneuve-d'Ascq)

Achévé d'imprimer en janvier 2012
par Normandie Roto Impression
Dépôt légal : février 2012

Imprimé en France